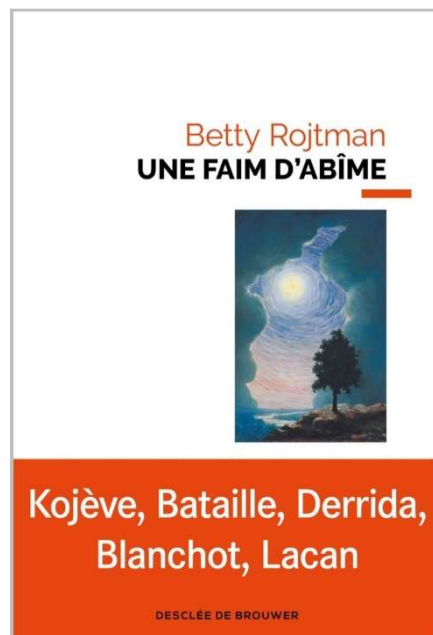


Betty ROTJMAN

Une faim d'abîme – Desclée de Brouwer, 2018



Dans cet essai, Betty Rojzman, spécialiste de la littérature contemporaine et familière des sources bibliques et de la littérature juive, s'interroge sur la fascination de la mort chez des auteurs comme Kojève, Bataille, Blanchot, Derrida ou Lacan. Percevant sous le tragique de ces écrivains « une longue faim de vivre », elle souhaite transmettre la pulsation de vie puisée aux sources juives.

Betty Rojzman a vu le jour à Paris en 1949 dans une communauté juive décimée par la Shoah. Son père et sa mère qui s'étaient rencontrés dans la résistance juive furent des figures de la reconstruction du judaïsme français. Après avoir fait des études de lettres à la Sorbonne en 1966, elle décide à 22 ans, en 1971, de partir pour Jérusalem où elle vit actuellement. Elle conjugue alors deux cultures : la langue française et sa capacité d'abstraction, la langue hébraïque et l'univers intérieur.

La vie en Israël sera l'occasion d'un épanouissement spirituel. Faisant l'expérience d'un judaïsme libre et sensible, elle anime chez elle un groupe d'études juives, cherchant à transmettre aux étudiants une expérience d'ordre spirituel. Il s'agit pour elle d'ouvrir un chemin face au tragique de l'existence. Selon elle, la Bible est refuge et commencement. Elle aime citer les mots du prophète Isaïe par lesquels Dieu promet de faire disparaître la mort et d'essuyer toutes larmes.

Betty Rojzman fait référence tout au long de son brillant ouvrage *Une faim d'abîme* à un séminaire d'introduction à la *Phénoménologie de l'Esprit* dispensé par Kojève au début des années 1930. Kojève fait la découverte de Hegel, « découverte bouleversée et ébranlante ». Les auditeurs de ce séminaire font partie des grands intellectuels de l'époque : Georges Bataille, Derrida, Jacques Lacan, Maurice Blanchot.

- Un premier chapitre est consacré à Kojève dont l'exposé intitulé *Introduction à la lecture de Hegel* traduit la préoccupation anthropologique de l'époque : quel est le sens de l'homme comme conscience et comme destinée ? Qu'est-ce que vivre ? Que reste-t-il à l'Homme lorsqu'on lui a tout pris ? Alors que Hegel propose une vision « moniste » du Savoir, Kojève émet l'idée d'une irréductible fracture entre le monde et l'homme. « Sa vie durant, le philosophe aura été ainsi préoccupé par la question du déterminisme, d'une brèche possible dans l'enchaînement des nécessités » (p. 28).
- Georges Bataille était un auditeur assidu du Séminaire de Kojève. Mais aux antipodes de Kojève, Bataille critique le souci rationaliste, ultime avatar d'une logique de la nécessité, d'un ordre de contrainte et du besoin. Il fait l'éloge du vivant, de la fête et du rire. Ce vivant qui ne s'organise réellement que dans le voisinage de la mort. Betty Rojzman conclut le chapitre en disant : « Cette vie souveraine, à laquelle Bataille nous convie a donc l'éclat étrange des grandes dévastations » (p.66).
- Un autre chapitre développe la pensée de Derrida. Celui-ci présentera en 1967 dans *L'Écriture et la différence* sa lecture de Bataille, à une époque où Hegel représente l'adversaire philosophique par excellence. Entre Bataille et Derrida « passe la complicité d'une même protestation, une même impatience, le même souci d'en finir avec "l'intelligence discursive" » (p. 76).
- Maurice Blanchot ne compte pas au nombre des auditeurs assidus réguliers du Séminaire organisé par Kojève. Mais en 1969, il rend hommage à son ami le plus proche, Georges Bataille, saluant la singularité d'un esprit extraordinaire. Lui aussi prend appui sur l'héritage laissé par Hegel dans sa force négative et stimulante, mais pour mieux mettre en valeur Georges Bataille. Dans *L'Entretien infini*, la lecture de Blanchot se règle sur un compte rendu de Georges Bataille au sujet de Hegel : « Hegel, la mort, le sacrifice. »
- Dans un chapitre sur Lacan, Betty Rojzman fait référence aux Leçons sur *L'Éthique de la psychanalyse* (publiées en 1959-1960). Lacan pose la question de l'homme, du sens de l'humain, à partir de la figure d'Antigone. « Une Antigone, dit Betty Rojzman, plus fascinante, plus solitaire que jamais, prise dans l'entre-deux de l'effacement et du regret, mais qui regarde la mort en face, du fond de son caveau ; déjà morte et vivante, comme tous les héros de son espèce, comme les veilleurs déjà rêvés par Kojève ou Bataille » (p. 124).

D'où vient cette fascination de la mort qui traverse les grands textes de notre modernité ? Comment comprendre ce lyrisme de la destruction, cette « faim de l'abîme » ? Quels enjeux faut-il percevoir dans ce goût du néant ? Betty Rojzman tente de nous montrer à travers une lecture minutieuse de ces auteurs que la revendication de la mort pourrait bien n'être que le signe d'une soif d'infini et d'un désir d'être.

À la fin de son livre *Une faim d'abîme*, Betty Rojzman fait une comparaison originale entre la lune et le soleil. Elle puise pour cela dans des commentaires rabbiniques, dans le Talmud. Elle constate que le calendrier hébraïque intègre les cycles décalés de la lune et du soleil : « Or sur la voûte des constellations, le parcours lunaire se distingue par son irrégularité ; la courbe des mois ne tombe jamais juste, elle se modifie de lunaison en lunaison... (...) Le soleil représente le cycle sûr, le retour de l'astre à intervalles fixes, la brillance immobile des circularités. La lune au contraire marque la profusion des possibles, une coulée d'inconstance, dans l'eurythmie stellaire » (p.177-178).

Betty Rojzman se sert de cet aléatoire du rythme lunaire pour montrer qu'« en regard des pulsations calculables, métahistoriques, qui règlent l'univers, il est un autre rythme, plus cahoteux, plus âpre et nourri d'arbitraire, par quoi l'impensé advient » (p. 183).

La foi juive intègre une inadéquation au cœur du vrai, une philosophie de l'incertitude au sein de la métaphysique même. Elle prend en compte « les vicissitudes du vivant, c'est-à-dire ses sursauts, ses dérives, ses malentendus » (p. 183).

Cette comparaison de la lune et du soleil dans la mystique juive arrive en conclusion de *La faim d'abîme*, après une présentation fine d'auteurs contemporains tenaillés par des questions existentielles sur la vie, la mort, le mal. Betty Rojzman s'interroge : « Marchant droit au tourbillon de la vie, le devoir de fidélité chancelle sous l'improbable. Comment traîner avec soi ces faillites, ces maldonnes, ces glissements, quand il s'agit d'atteindre la vérité, quel sens donner à l'à-peu-près, si l'âme s'égratigne aux urgences vitales... ? » (p.177).